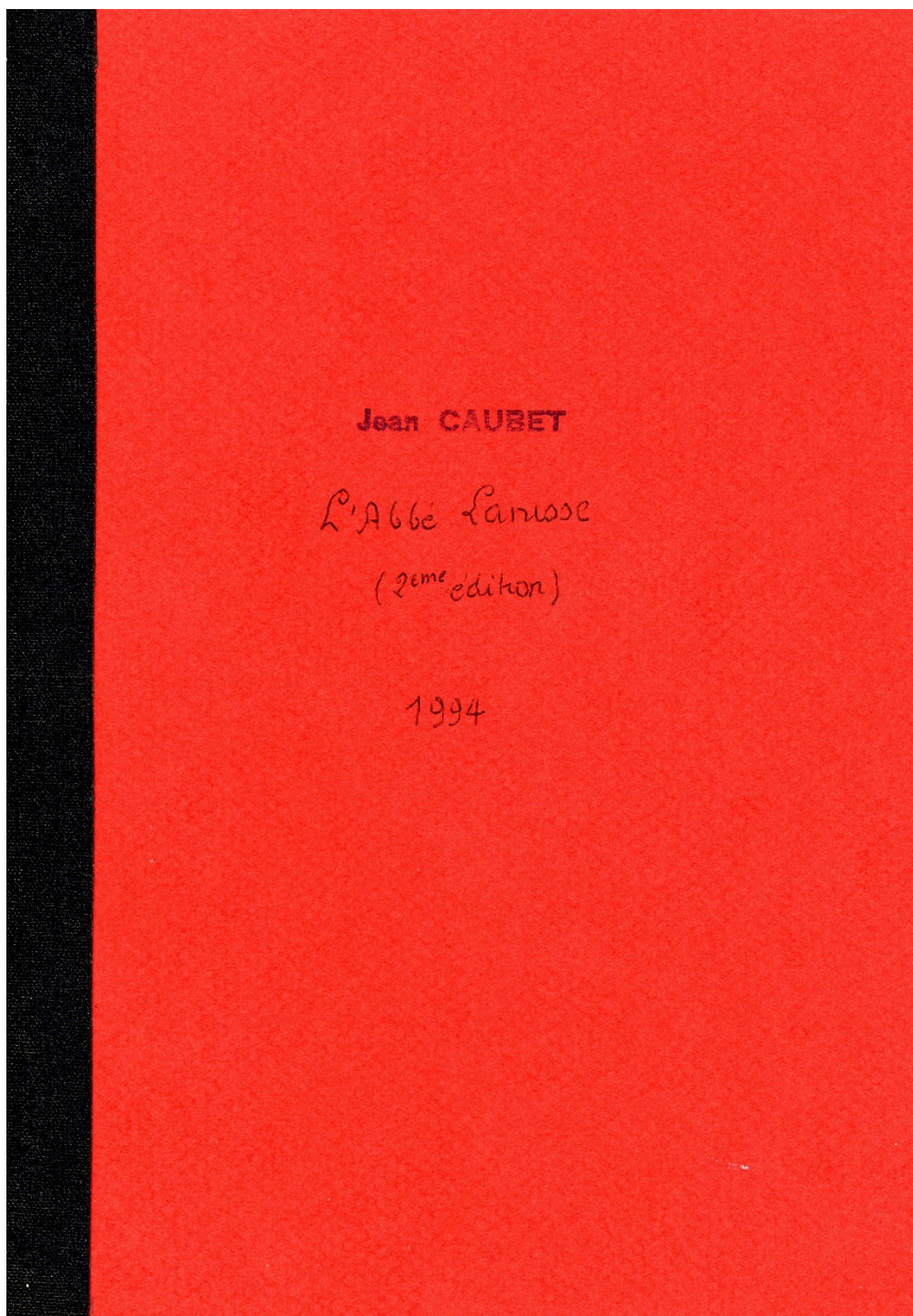




Aujourd'hui nous vous présentons la deuxième édition plus complète de Jean Caubet sur l'Abbé Lanusse (1992, 1^{ère} édition).

Cet ouvrage fait partie d'une série d'une trentaine de manuscrits que Jean Caubet a relié artisanalement et publiés au compte-goutte.

L'ABBÉ LANUSSE

Jean Lanusse était né à Tonneins dans le faubourg du Biscarret, le 2 janvier 1818, trois ans après la fin du règne de Napoléon 1er que son père et son grand-père avaient fidèlement servi

Orphelin de bonne heure (il n'avait guère connu sa mère) il avait été élevé par son père dont la modeste boutique avait pour enseigne "Au Rayon de la Gloire", au 11 de la Grand Rue, le Cours de la Marne actuel.

Il n'avait que 9 ans lorsqu'il sauva un enfant qui allait se noyer dans la Garonne. Son père, en le voyant rentrer tout mouillé à la maison, n'avait pas voulu croire ce qu'il racontait et l'avait envoyé au lit sans souper. C'était à l'époque la punition familiale. (Il sauva aussi un autre garçon qui était tombé à l'eau.)

Elevé au petit, puis au grand séminaire d'Agen, il avait manifesté peu de goût pour la théologie.

"Si Dieu me veut pour prêtre, disait-il, j'aurai une théologie qui me suffira".

Sa foi était simple. Pour lui, l'essentiel c'était de croire.

Nommé, dès son ordination, vicaire à Tonneins, à Saint-Pierre, il était très sensible à la détresse, à la souffrance humaine. Son enfance et son adolescence avaient été marquées par le spectacle de la pauvreté. Pour mieux connaître les conditions de vie des miséreux, des vagabonds, il avait mis à profit un congé et des vacances pour se déguiser en mendiant et pour partir un temps, sur les routes, jusqu'en Gironde, vêtu de guenilles et mendiant son pain.

Il avait une affection particulière pour Notre Dame de Mercadil qui lui rappelait sa mère.

A Saint-Pierre, on ne faisait jamais appel en vain à sa bonté. "Tout pauvre est un envoi de Dieu" disait son père, on n'a rien donné quand on n'a pas tout donné.

L'Abbé Lanusse portait aux pauvres du Montamat, du pain, du bois, une couverture. Il allait jusqu'à puiser dans la caisse du "Rayon de la Gloire". Il avait donné ses deux sabots à un petit va-nu-pieds. Il partageait généreusement le peu qu'il avait avec tous ceux qui, selon son expression "faisaient pitié", tous ceux qui tendent la main et qui souffrent.

La proclamation de l'Empire, le 5 décembre 1852, sur la place du Château "avec une pompe que le concours des habitants avait rendue extraordinaire" n'avait pas miraculeusement clarifié la situation économique ni fait disparaître la misère qui était grande et le paupérisme.

Le prix du vin était tel qu'il le rendait inabordable aux pauvres réduits à boire "de la petite bière".

Le pain valait 50 centimes le kilo alors qu'un ouvrier gagnait à peine 1 franc 50 par jour.

Le maire de Tonneins, Monsieur Couach, en accord avec le Conseil Municipal avait fait publier "que tous les habitants qui en feraient la demande, ne paieraient le pain que 15 centimes la livre, la Commune se chargeant du surplus avec le produit de l'octroi".

Six cents chefs de famille représentant plus de mille huit cents personnes sur une population qui était alors de huit mille âmes environ, demandèrent et reçurent ce secours qu'ils abandonnèrent d'eux-mêmes ensuite quand leur gêne eut cessé.

Des chauffoirs publics avaient été ouverts dans divers quartiers.

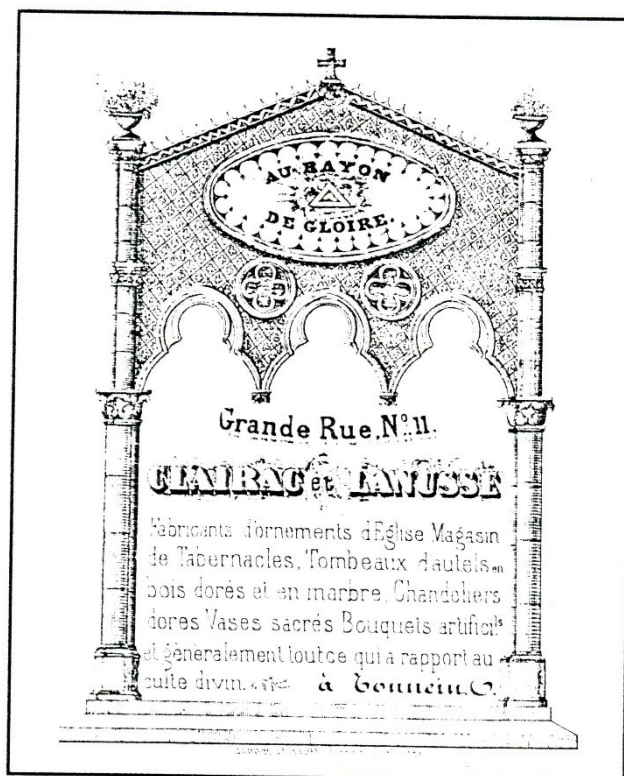
La Société de Saint Vincent de Paul avait créé "un fourneau économique" et, chaque jour, plus de trois cents soupes à un sou étaient distribuées.

Le maire était secondé par Mademoiselle Sabouraud, "un ange de bonté" dont la vie modeste était consacrée toute entière aux bonnes œuvres et aux pauvres dont elle était la

Providence. L'Abbé Lanusse, de son côté, faisait de son mieux. "Qui donne aux pauvres, répétait-il, donne à Dieu". Il souhaitait vivre de la vie du plus pauvre des pauvres.

Après le coup d'Etat de décembre 1852, il avait fait un voyage à Paris pour obtenir de Napoléon III, la libération du fils unique de l'une de ses paroissiennes.

Nommé curé de Monheurt, après un bref apostolat à Casseneuil, il eut l'occasion lors des caprices de la Garonne, de montrer sa bravoure tranquille et de se dévouer, sauvant de nombreuses vies humaines, notamment à l'occasion de la terrible crue du 4 juin 1855 où la Garonne était montée à Agen à 10 mètres 06 au-dessus de l'étiage, crue qui avait causé dans la vallée, 24 millions de franc-or de dégâts.



© Jean CAUBET.

L'année suivante, trois autres inondations, le 12 mars, le 1er et le 16 juin dépassèrent les 9 mètres au-dessus de l'étiage et provoquèrent 16 millions de franc-or de dégâts.

L'Abbé Lanusse avait, inlassablement, ravitaillé les fermes isolées, encerclées par les eaux, porté secours aux malheureux réfugiés sur les toits ou dans les arbres. "Il avait tellement sauvé de gens qui allaient se noyer, écrit le lieutenant-colonel Brasset que c'est à croire que ces malheureux le faisaient exprès pour être sauvés par lui".

Sa charité s'étendait à tous. "Est-ce que les protestants ne mangent pas ? disait-il à un indigent qui croyait que l'abbé ne viendrait pas le secourir. Pourquoi ? parce que vous êtes protestant ? Je vous apportais dix francs, vous croyant moins nombreux. En voilà, vingt."

Ses actes de courage lui avaient valu d'être décoré par Napoléon III mais il avait toujours rêvé de devenir aumônier militaire. "Je pense, disait-il, que les cas de conscience des soldats ne doivent pas être très embarrassants. Il suffit d'avoir du cœur".

Avant d'entrer au séminaire, il hésitait entre la prêtrise et la carrière des armes. "Enfant, raconte Ernest Lafont, il avait comme voisin, un vieux grognard, un ancien tambour qui lui avait souvent répété, comment il avait, au pied des Pyramides, lors de la campagne d'Egypte, reçu de Bonaparte des baguettes d'honneur et, plus tard, au passage du Rhin, la médaille des braves".

En 1835, l'abbé Lanusse, qui n'avait cependant que 17 ans, s'était improvisé aumônier d'un groupe d'environ 400 soldats espagnols, au moment du soulèvement carliste, réfugiés à Agen.

"Dans le malheur, disait-il, tous les soldats sont frères".

En 1842, il avait fondé, à Agen, dans une salle du Grand Séminaire, une école pour les jeunes recrues. "J'ai, disait-il, une théologie qui me suffit, une théologie de caserne".

Les supplications de son père l'avaient empêché de partir pour la Crimée. Il se heurtait à l'hostilité et à l'opposition de l'évêque d'Agen, Mgr de Vesins.

Leurs entretiens étaient houleux. "La guerre, Monsieur l'abbé, disait le prélat, croyez-vous qu'on ne la fasse que pour vous ?

- Oh ! ce n'est pas par plaisir, Monseigneur, que je veux partir aux armées. La guerre, je la maudis mais je ne la fuis pas".

Exaspéré, Mgr de Vesins, un jour, avait fini par s'écrier :

- Et puis, allez au diable ! Allez et sortez ! Vous sentez la cantine.

Et moi, qui suis-je, se demandait l'abbé Lanusse, une chandelle de résine, la seule flamme allumée jadis dans le logis des pauvres.

Par bonheur, il avait l'appui du Grand Aumônier de France, Mgr Morlot qui estimait "qu'un homme comme lui qui ne craignait pas l'eau ne pouvait avoir peur du feu".

Pour réaliser l'unité italienne au profit du Piémont, Cavour avait envoyé un contingent de 25 000 hommes combattre en Crimée aux côtés de la France et de l'Angleterre, ce qui lui avait permis, après la défaite de la Russie, de poser officiellement en 1856 la question italienne au Congrès de Paris.

Mais pour chasser l'Autriche du Nord de l'Italie, de la Lombardie et de la Vénétie, la petite armée sarde était trop faible.

Cavour avait besoin de l'appui de la France. Napoléon III avait passé une partie de sa vie en Italie : il avait été carbonaro et avait conspiré pour sa libération.

Mais l'intérêt de la France n'était pas la constitution, au-delà des Alpes, d'un état unifié qui pourrait, un jour, devenir un ennemi.

Orsini, après son attentat du 14 janvier 1858, avait utilisé son procès et prononcé à la Cour d'Assises un chaleureux plaidoyer pour l'unité italienne et, de son cachot, avait envoyé à l'Empereur, une lettre lui demandant d'intervenir militairement contre l'Autriche.

Cavour qui n'ignorait pas le goût de Napoléon III pour les jolies femmes avait envoyé à Paris Mme de Castiglione, une aristocrate d'une grande beauté, une véritable splendeur, avec mission de séduire l'empereur en utilisant tous les moyens qu'elle jugerait bon d'employer.

Son arrivée à la Cour avait fait sensation et suscité la jalousie (fondée) de l'impératrice Eugénie.

L'alliance entre la France et le Piémont fut conclue à Plombières, le 20 juillet. Napoléon III, pour prix de son concours avait exigé la cession de la Savoie et du Comté de Nice. Un mariage entre le prince Jérôme et la princesse Clotilde, fille du roi Victor Emmanuel, avait été envisagé.

Le 1er janvier 1859, lors de la réception diplomatique et à la surprise générale, Napoléon III exprima ses regrets que les relations entre la France et l'Autriche soient moins bonnes que par le passé et, au printemps, la guerre éclatait.

Mme de Castiglione était devenue sa maîtresse mais il ne semble pas que cette victoire, programmée par Cavour, ait déterminé sa politique.

L'armée française avait débarqué à Gênes et passé le Pô en direction du Nord. L'empereur en avait pris le commandement.

Le 4 juin, la victoire de Magenta assura la possession du Milanais. Napoléon III et Victor Emmanuel entrèrent à Milan.

Désormais aumônier militaire, l'abbé Lanusse avait rejoint l'armée en Italie. Comme le dit l'abbé Fonda, "Tonneins, Casseneuil, Monheurt n'avaient été en somme qu'une longue veillée d'armes".

"Pourquoi la guerre ? disait l'abbé Lanusse. De tous les fléaux, le plus terrible est celui où les hommes se tuent, parce qu'ils veulent se tuer. La disparition de certaines calamités dépendantes des éléments qui nous enserrent inéluctablement, il ne faut pas l'attendre. Mais la guerre, que faudrait-il pour la jeter au néant ? La volonté de l'homme qui voudrait enfin comprendre le précepte divin : "Aimez-vous". La guerre, la plus grande misère étendant sur le grabat la plus immense pauvreté, l'individu et les peuples dépouillés de ce qu'il y a de plus précieux en nous, le trésor de l'existence. Réunissez tous ces hommes qui, dans leur orgueil, se font les fléaux, les justiciers de Dieu. Demandez-leur combien d'existences ils auront jeté à terre."

Fénélon disait déjà "que la guerre est un mal qui déshonore le genre humain". Dès qu'elle arrive, le diable agrandit son enfer et l'on sait "qu'elle laisse toujours un pays avec une armée de morts, une armée d'infirmités, une armée de pleureuses et une armée d'orphelins".

Mais hélas ! comme l'écrit Victor Hugo dans "Les Chansons des Rues et des Bois" :

*"Depuis six mille ans, la guerre
Plaît aux peuples querelleurs
Et Dieu perd son temps à faire
Les étoiles et les fleurs"*

L'abbé Lanusse avait assisté aux sanglantes victoires de Magenta et de Solferino. Sur les champs de bataille, il avait apporté aide et secours aux blessés et aux mourants.

Comme le Suisse Henri Dunant qui, désireux de s'installer en Algérie était venu à Castiglione solliciter la bienveillance de Napoléon III, l'abbé Lanusse avait été horrifié par le carnage de ces batailles où 50 000 hommes avaient péri et par le nombre incroyable des blessés des deux armées ennemies laissés sans soins sur le champ de bataille et qui mouraient dans d'atroces souffrances.

A Paris, dans le monde frivole de la haute couture la mode était (c'est inimaginable) "au rouge Solferino".

Napoléon III lui-même, impressionné par les énormes pertes causées par la puissance de feu de l'armement utilisé craignant une guerre prolongée et l'intervention de la Prusse, se hâta de signer l'armistice de Villafranca. Le Piémont recevait la Lombardie. L'Autriche conservait la Vénétie.

L'Italie, comme Napoléon l'avait promis, n'avait pas été libérée des Alpes jusqu'à l'Adriatique. Les patriotes italiens s'indignèrent, considérant cette dérobade comme une trahison. Cavour démissionna.

Les Etats Pontificaux continuaient à être garants. Ils étaient d'ailleurs occupés par des troupes françaises. Nice et la Savoie étaient réunis à la France.

Les régiments, qui rentraient d'Italie défilèrent à Paris, sous les vivats, salués par Napoléon III qui portait près de lui, à cheval, son fils, le petit prince impérial âgé de 3 ans.

En août 1860, au cours d'une splendide fête de nuit, l'Empereur et l'Impératrice Eugénie traversèrent en bateau le lac d'Annecy illuminé.

Après la paix signée à Zurich, l'abbé Lanusse s'était arrêté au bagne de Toulon. Il avait vu le grand convoi des forçats enchaînés et il avait été tellement frappé par la misère physique et morale des bagnards qu'il avait demandé à être nommé aumônier du bagne. En vain.

De son côté, Henri Dunant, de retour en Suisse, avait publiée "Un Souvenir de Solferino" pour intéresser l'opinion internationale au sort des blessés. Il avait fondé avec quatre de ses compatriotes : Moynier, Appia, Maunois et le Général Dufour, "Le Comité des Cinq". Ses multiples démarches assurèrent, en 1863, le succès de la Conférence d'où allait sortir la Convention de Genève. La Croix Rouge, chargée de protéger et d'assurer des soins aux blessés de guerre, était née.

A son retour, l'abbé Lanusse avait été envoyé en disgrâce à Béquien.

Poussé par le duc de Morny, Napoléon III avait projeté de créer en Amérique Centrale, au Mexique, un empire catholique et latin, ayant à sa tête l'archiduc autrichien Maximilien, frère cadet de l'empereur François Joseph et, disait-on, fils de l'Aiglon.

Napoléon s'était toujours intéressé à l'Amérique. Il avait songé à réunir l'Atlantique et le Pacifique par un canal à travers le Nicaragua. Clairvoyant à longue échéance, il avait pressenti la puissance future des Etats Unis.

Il avait un informateur officieux, Michel Chevalier qui avait parcouru les Etats Unis et le Mexique.

Le ministre Rouher avait qualifié, au Corps Législatif, ce projet de création d'un empire mexicain, catholique et latin de "Grande pensée du règne".

Elle devait rehausser le prestige du régime impérial qui commençait à être ébranlé, ramener les catholiques français irrités par la politique italienne, se rapprocher du Pape que cette politique inquiétait, balancer l'influence des Etats Unis, ouvrir des débouchés aux produits de l'industrie française, renouer avec l'Autriche et compenser la perte de la Lombardie.

Napoléon III se trompait sur les véritables sentiments des Mexicains pour Benito Juarez, le président de la République, un avocat d'origine indienne, au pouvoir depuis plusieurs années, qui avait séparé l'Eglise de l'Etat, supprimé les ordres religieux et nationalisé les biens ecclésiastiques.

C'était, dans un état laïcisé, la promotion politique de la bourgeoisie de sang indien et le déclin de l'aristocratie créole.

Chassés du pouvoir, les créoles, par l'intermédiaire de l'impératrice Eugénie, avaient sollicité une intervention française. Napoléon III avait longtemps hésité, craignant selon la doctrine de Monroé "l'Amérique aux Américains", l'opposition des Etats Unis. La guerre de Sécession ayant éclaté en 1867, il pensa qu'il avait les mains libres.

Ses sympathies allaient aux Sudistes qui, pensait-il, l'emporteraient. Le prétexte d'une intervention lui fut fourni par des créances que Juarez n'avait pas réglées, mais l'Espagne et l'Angleterre, qui devaient participer à l'expédition s'étant retirées, la France resta seule.

D'abord repoussé devant Puebla, le corps expéditionnaire français, commandé par le général Forey se trouva engagé dans une guerre longue, malgré la prise de Puebla et l'héroïque sacrifice, à Camerone, le 30 avril 1863, des 64 hommes du capitaine Danjou de la 1ère compagnie de la Légion Etrangère qui avaient résisté à plus de 2 000 Mexicains. Après neuf heures de combats, il n'était plus resté que trois légionnaires valides.

Maximilien, d'abord réticent avait mis un an avant d'accepter la couronne offerte par Napoléon III et une junte mexicaine. Il avait épousé en 1847, la princesse Charlotte, la fille du roi des Belges Léopold 1er.

Le général Forey était entré à Mexico, le 7 juin 1863 mais il était tombé malade et avait été remplacé par Bazaine, promu maréchal de France, et qui était très populaire dans l'armée pour sa bravoure, sa bonhomie et ses brillants états de service, en Algérie, en Crimée et en Italie. Il avait épousé une mexicaine qui, fâcheusement, le poussait à de déplorables

intrigues. Il rêvait de supplanter Maximilien qu'il considérait comme incapable. Il jouait au proconsul. Il avait fait prendre à Maximilien, le 3 octobre 1865, un décret qui vouait à l'exécution sommaire tous les adversaires du régime pris les armes à la main, décret qui, plus tard allait lui être fatal.

Juarez s'était replié dans le Nord du pays. Ce corps expéditionnaire était passé de 6 000 à 35 000 hommes.

Bazaine s'épuisait à lancer des colonnes mobiles pour lutter contre la guérilla menée par Juarez. En vain. Maximilien n'avait pas la rude énergie ni les moyens pour vaincre et pacifier le pays.

Délivrés de la guerre de Sécession, les Etats-Unis, en application de la doctrine de Monroë, menaçaient d'intervenir. Le Nord avait triomphé. En Europe, la Prusse avait battu l'Autriche à Sadova.

Napoléon III rappela le corps expéditionnaire qui se rembarqua piteusement à la Vera Cruz. La guerre avait inutilement vidé les arsenaux.

Assiégé dans Queretaro, abandonné, Maximilien, qui avait refusé d'abdiquer, fut livré à Juarez qui, appliquant le décret du 3 octobre 1865 qu'il avait lui-même signé le fit fusiller avec les généraux Miramon et Mejia. L'impératrice Charlotte, qui avait été violée, devint folle.

L'abbé Lanusse faisait partie du corps expéditionnaire. Il avait bravé le climat, les épidémies, la fièvre jaune. Il était à La Vera Cruz, à Puebla, la Soledad, Palo Verde, Orizalba, Amazoc. Il avait approché Bazaine, Maximilien et l'impératrice Charlotte. Il songeait à réorganiser les missions dès que la guerre serait finie, à ouvrir des écoles, trouver des maîtres, édifier un Mexique nouveau. C'étaient des projets sans lendemain. Il n'avait pas craint de dire à Bazaine qui sous-estimait son action et se moquait de lui :

- Monsieur le Maréchal, vous êtes la justice, laissez-moi la miséricorde.

Par un curieux retour des choses, il avait sauvé, à Puebla, le fils de Mgr de Vesins, l'évêque d'Agen, le comte Ladislas.

Le soir même, il écrivait au prélat :

"Monseigneur,

Monsieur le comte Ladislas de Vesins, votre noble fils, en démantelant, à coup de canon, les murs de Puebla, vient de broder à Votre Grandeur, le plus magnifique rochet qu'Elle pourra porter. Veuillez croire que je ramènerai en France, au prix de tous les sacrifices, un époux et un fils si digne de vivre que Dieu ne saurait le faire mourir."

Cette désastreuse expédition du Mexique avait été une lourde bétise.

"Je n'ai pas à juger" disait l'abbé Lanusse à son retour en France. Pas à juger ni la politique de Napoléon III, ni les tripotages du duc de Morny qui avait rejeté les propositions de Juarez, associé la créance privée du Suisse Jecker à celle de la France et spéculé, regrettablement.

Le sacrifice de nos soldats avait été inutile. Bazaine, dont les intrigues avaient été maléfiques et qui avait pris goût à son proconsulat avait été disgracié à son retour en France.

"La Grande pensée du règne" avait été un fiasco.

Le Piémont poursuivait patiemment la réalisation, à son profit, de l'unité italienne.

Le Pape Pie IX, inquiet, avait formé, pour défendre ses états menacés, une légion de volontaires Européens composés surtout de nobles français "les Zouaves pontificaux" commandés par le général Lamoricière.

Secrètement encouragé par Cavour, Garibaldi, avec ses "Chemises Rouges", avait entrepris de débarrasser l'Italie du Sud des Bourbons de Naples. Il avait pris pour devise "Italie et Victor Emmanuel".

Il avait débarqué à Marsala, en mai 1860, s'était emparé de la Sicile et était entré à Naples, en septembre.

L'armée piémontaise avait traversé les Etats du Pape, après avoir battu à Castelfidardo, Lamoricière et ses Zouaves pontificaux. Toute l'Italie Centrale et l'Italie du Sud ayant été annexées au Piémont, Victor Emmanuel II avait été proclamé roi d'Italie "Par la grâce de Dieu et la volonté de la Nation".

Il établit sa capitale à Florence. Le premier Parlement italien s'était réuni à Turin. Les Etats du Pape étaient désormais réduits à la région de Rome. Cavour était mort subitement en juin 1861. Il devenait difficile de sauver le pouvoir temporel de Pie IX et l'intégrité de ses Etats.

Napoléon III ne pouvait continuer à jouer le rôle de protecteur qu'il assumait depuis 1849. Il avait conclu avec le Piémont la Convention de septembre 1864 par laquelle Victor Emmanuel s'engageait à ne pas attaquer Rome et à protéger le territoire pontifical.

En 1866, Victor Emmanuel s'était associé avec la Prusse et, après Sadowa, bien que battu par les Autrichiens à Custozza et, sur mer, à Lissa, avait obtenu au traité de Vienne, la Vénétie. Il ne lui restait plus, pour en faire la capitale de l'Italie, totalement unifiée de s'emparer de Rome, malgré la protection de la France.



AD 47 © Alain Glayroux.

Garibaldi attaqua mais Napoléon III intervint et le général de Failly battit les Chemises Rouges, le 3 novembre 1867, à Mentana.

L'abbé Lanusse faisait partie, comme aumônier du corps expéditionnaire français.

Avant son départ pour Rome, à son retour du Mexique, lors de la pose à Tonneins de la première pierre de la nouvelle Manufacture des Tabacs, le samedi 14 septembre 1866, il

avait, après le maire et le Préfet, prononcé quelques mots. Il s'était fait l'interprète de la population en soulignant que la Manufacture Impériale continuerait à répandre l'abondance et la prospérité au sein des classes laborieuses. (3)

En Italie, l'abbé avait été reçu en audience par Pie IX qui l'avait longuement interrogé sur le Mexique et sur l'empereur Maximilien.

Le général de Failly, lui, avait ulcéré les Italiens en déclarant au sujet de Mentana que "les chassepots (les fusils de ses troupes) avaient fait merveille".

L'abbé Lanusse avait été nommé aumônier de l'hôpital militaire de Saint Martin. Il n'avait cessé, sur tous les champs de bataille et souvent au péril de sa vie, de prodiguer ses soins aux blessés et aux mourants.

Pour chasser l'Autriche de l'Allemagne, Bismarck, président du Conseil et Ministre des Affaires Etrangères de la Prusse, avait œuvré pour s'assurer la bienveillance et la neutralité des deux empires qui l'encadraient, la Russie et la France.

En octobre 1865, il avait rendu visite à Napoléon III qui l'avait reçu, à deux reprises, à Biarritz, à la villa Eugénie.

Il avait suggéré que les provinces du Rhin, le Luxembourg pouvaient être cédées à la France en compensation de sa neutralité comme l'avait fait le Piémont, pour la Savoie et le comté de Nice.

L'Empereur avait trouvé "qu'il offrait ce qui ne lui appartenait pas" et Bismarck que Napoléon n'était, en réalité "qu'une grande incapacité méconnue".

Thiers, à la Chambre, avait véhémentement, dénoncé les ambitions prussiennes et, après Sadowa, Bismarck n'ait pas manqué de stigmatiser la "politique des pourboires" menée par Napoléon III qui avait demandé pour prix de sa neutralité la rive gauche bavaroise du Rhin, ce qui avait fâcheusement amené une étroite alliance des Etats de l'Allemagne du Sud avec la Prusse.

1867 avait marqué l'effondrement de la diplomatie impériale. L'incident Hehenzollern allait provoquer la guerre franco-allemande de 1870.

L'Espagne, en révolution, avait proposé la couronne à un Hohenzollern catholique le prince Léopold. Bien que celui-ci l'ait refusé et que le roi de Prusse soit partisan de la paix, le 13 juillet, la dépêche d'Ems, tronquée par Bismarck, allait déclencher les hostilités malgré les vives protestations de notre ambassadeur Benedetti.

Le maréchal Lebouef, ministre de la Guerre, avait déclaré, sans preuve, que l'armée était prête, ce qui était faux. Il n'y avait pas de plan de mobilisation ni de concentration.

Thiers, admirable de lucidité et de patriotisme, avait clamé que, pour relever une injure, on ne devait pas verser des torrents de sang. "Je connais l'état militaire de la France et celui de la Prusse, avait-il dit encore. Nous sommes perdus."

La plupart des Républicains étaient, eux aussi, opposés à cette guerre "acceptée d'un cœur léger", déclarée le 19 juillet 1870. Les Allemands alignaient 450 000 hommes la France 260 000.

Napoléon III, miné par la maladie qui lui infligeait d'atroces souffrances, avait cru bon de prendre le commandement suprême. Or, il n'était en mesure de l'assumer. Il avait emmené avec lui son fils, âgé de 14 ans, l'impératrice, restée à Paris, devenait régente.

Les premières batailles, Wissembourg, Froeswiller, Reichsoffen, Forbach, Gravelotte, Saint-Privat, avaient été des défaites. L'Alsace, la Lorraine avaient été perdues et Bazaine enfermé dans Metz. Mac Mahon avait, au camp de Châlons, rassemblé une armée de 130 000 hommes pour protéger Paris mais, ayant tenté de débloquer Bazaine dans Metz, il fut rejeté dans la cuvette de Sedan et blessé. Napoléon III capitula le 2 septembre.

"Aumônier toujours droit aux heures d'hécatombe" comme l'écrivit Boyer d'Agen, l'abbé Lanusse était à Floings, à Givonne, à Bazeilles, à Illy, à Reichshoffen.

Il a raconté dans "L'Heure Suprême de Sedan" où il avait été blessé d'un éclat d'obus, ce que furent ces jours de détresse.

"Après avoir donné, écrit-il, une poignée de main à mon ami, le général Doutrelaine qui m'avait réconforté par un morceau de pain, je m'engage sur le pont, de l'eau et de l'eau bien froide, jusqu'à mi-jambe.

"J'arrive dans cette plaine d'où la veille les foudres de Beaumont avaient mis en fuite les habitants de Bazeilles. Que va-t-il se passer ? La nuit encore, la nuit profonde. Un brouillard des plus épais. La faim me ronge. Le froid qui fait trembler tous mes membres, le sommeil qui veut venir. Mais où le prendre sur cette terre humide ? Où trouver, même une pierre pour reposer ma tête ? Marche ! victime du devoir. Marche ! Marche ! va et ne t'arrête qu'après de ces soldats qui se meurent."

"Je priais, pour réconforter mon âme et mon cœur."

"Le moment est venu, écrivait-il encore, d'envisager toute l'étendue de ma sublime mission au milieu de mes soldats.

"Depuis les premières heures de ces jours, j'avais recommandé mon âme à Dieu. De nouveau, j'élève vers lui ma pensée et je suis parti pour me trouver là où il y avait à bénir, à distribuer les dernières grâces et les dernières consolations.

"Hélas ! bientôt partout des victimes de la terrible guerre, de la mort insatiable. Partout une tempête, une bourrasque de fer. Qui reviendra, ô mon Dieu, de ces effondrements de nos intrépides bataillons ? Moi-même, combien d'instants aurai-je encore à vivre pour bénir ces enfants ?

"Pour moi, qui étais là sur place et qui les ai vus à terre, ces jeunes héros, je m'approchais d'eux comme on s'approchait de généreux martyrs.

"Morts, je priais pour eux, blessés seulement, je priais avec eux. Je leur donnais des espérances et des consolations. Je pressais sur mon cœur leurs mains ; sur leur front, je déposais mes lèvres comme l'aurait fait leur mère. Autant que possible, j'étanchais le sang de leurs blessures."

Et voici l'abbé Lanusse en action sur le champ de bataille.

"Je cherche, écrit-il, parmi ces nobles vaincus de tous les rangs de l'armée. Quelques-uns respirent encore. Je les bénis. Il en est qui me confie un dernier souvenir pour leur famille. L'un d'eux me fait signe d'approcher. Il me tend la main et me prie de le bénir.

"Tout près, un autre, à la cuirasse entr'ouverte par un éclat d'obus. Dans ses yeux, je saisis une larme qui va se mêler aux flots de sang qui passent aux travers de ses lèvres. Je lui adresse quelques paroles en appuyant ma main sur son front. Il me regarde. Dans ce regard, que de douceur !

"A terre, il y avait un jeune cuirassier. Qu'il était beau, avec sa pâleur, sous sa blonde chevelure ! A genoux, près de lui, je prononce quelques paroles. Les siennes sont faibles.

"Toutefois, je peux saisir son nom et l'adresse de sa famille à laquelle il me charge d'envoyer ses adieux et il ajoute : "Pauvre mère, je ne te verrai plus" Des larmes roulent dans ses yeux. "Vous la verrez, mon fils".

Je fais tous mes efforts pour étouffer mes sanglots. "Oui, cher enfant, vous reverrez votre mère" J'approche de ses lèvres cette croix bénie qui, sur ma poitrine a traversé tant de champs de bataille. Et ma main se glisse sous sa cuirasse, à travers un filet de sang, pour arracher un débris de fer incrusté dans sa poitrine. Un baiser sur son front. Et je fais signe à des soldats de venir m'aider pour le placer au pied d'un arbre.

- Ne m'abandonnez pas, mon père...

- Non, mon fils... Je vais rester près de vous.

Hélas ! Quelques instants encore et, doucement, il rendait le dernier soupir."

L'abbé Lanusse envoyait aux familles ce qu'il avait recueilli : une médaille, un anneau, une photographie qu'il trouvait dans le livret militaire ou dans un portefeuille.

Chaque fois qu'il montrait sa croix d'aumônier, il ne manquait pas de dire : "Cette croix, je l'avais à Magenta, à Solferino, à Puebla. Je l'ai portée nuit et jour et partout, en cette année si lamentable de la guerre allemande. Pas un blessé, sur le champ de bataille, pas un malade dans nos ambulances et dans nos hôpitaux, des lèvres duquel elle ne se soit approchée. Que de fois elle reçut le dernier de leurs soupirs, leur suprême embrassement."

On avait voulu lui acheter cette croix mais il avait toujours refusé de la vendre.

Après avoir fait partie de l'armée de la Loire et connu les terribles heures de la Commune, il se trouvait dans l'hôpital de l'Ecole Militaire de Saint Cyr lorsqu'il apprit qu'il était nommé aumônier de l'école.

"Celui-ci gardons-le, aurait dit Gambetta ; il est de la République des Braves."

A Saint-Cyr, outre ses occupations journalières d'aumônier, baptême des promotions, visites aux malades, l'abbé Lanusse partageait son temps entre la chapelle, son bureau et l'infirmerie.

Si l'abbé n'est pas chez lui, dit le pasteur Messines dans son ouvrage "L'Aumônier de Saint-Cyr" son ordonnance viendra ouvrir et vous introduira dans une pièce de moyenne grandeur dans laquelle vous ne saurez ni où mettre les pieds ni où vous asseoir.

"Le parquet et les sièges sont couverts de grandes feuilles de papier bristol ou de parchemin, sur lesquelles, autour de quelques lignes de texte, une main d'artiste a dessiné et peint de splendides enluminures.

"Ces feuilles attendent d'être rassemblées pour former un gros volume in-folio qui sera ensuite richement relié et ira en rejoindre près de 400 autres du même auteur, renfermés dans des caisses immenses qui sont là, tout autour.

"Vous pourrez d'ailleurs en voir, en contempler une trentaine, les plus beaux, ouverts pour la plupart comme en une sorte d'exposition permanente, dans une grande vitrine qui occupe le milieu de la chambre.

"Si vous me demandez ce qu'il a bien pu mettre dans ces innombrables volumes, je vous répondrai de tout : sa vie, ses campagnes, des faits d'armes de celui-ci ou de celui-là. On y trouve aussi des méditations, des récits pieux, des pensées, des contemplations.

"Où, et comment en a-t-il recueilli les matériaux ?

"En écrivant, en notant au fur et à mesure ce qu'il voyait, ce qu'il entendait, les actes des autres et les siens. Il a beaucoup couru et beaucoup vu. Il a tout autant retenu."

Voici, par exemple, une des notations de l'abbé Lanusse.

"Il m'en souvient là-bas, à 3000 kilomètres par-delà l'océan, aux plages mexicaines, nous étions heureux lorsque nous rencontrions deux ou trois de ces braves gens qui ont l'honneur de porter ce titre qu'on nous envie : "les aimables et joyeux Gascons" et nous parlions patois, la langue de Jasmin. Elle est si riche, si poétique, avec son harmonie céleste, tellement qu'une idée m'est venue que c'est la langue qu'on parle au paradis, et d'ailleurs, le paradis n'est-il pas peuplé de Gascons ? Ils sont si bons enfants avec leurs histoires au moment d'y entrer, Non ! le concierge de là-haut ne sait et ne peut en refuser aucun. Même il pousse la complaisance jusqu'à dire : "Vois-tu, là-bas, ce monsieur avec un panache blanc ? Va le trouver et tu comprendras combien il est heureux de revoir ses Gascons."

Autre exemple. Ce portrait d'un matelot de rivière.

"Il y avait aussi, dans notre paroisse un homme qui s'appelait Lignac. Qu'était-ce que ce brave ? C'était un de ces marins, un de ces types de fer, qui vous faisaient frémir quand ils vous racontaient leurs travaux d'autrefois. Ils avaient vu tous les mauvais temps, assez pour tuer vingt personnes. C'était avant l'invention des bateaux à vapeur et du chemin de fer.

"Représentez-vous quinze, vingt ou trente hommes, au moyen d'un gros câble, faisant remonter la rivière jusqu'à Agen, jusqu'à Toulouse à plusieurs grands bateaux, rattachés à la suite l'un de l'autre. Vraiment, ils faisaient mal à voir, ces hommes toujours penchés en avant, dont les mains parfois se cramponnaient à terre et dont la poitrine comprimée par une lanière

qui se rattachait à la corde principale du halage, laissait échapper pour se donner du courage, un de ces cris qui faisaient mal à entendre de loin, tout le jour et même à une heure avancée de la nuit. Et il fallait braver tous les mauvais temps, pluie, vent, neige.

Lignac était un de ces hommes qu'on appelait "des matelots de rivière". Il n'avait guère ramassé de fortune à ce dur métier. Il était même pauvre, tellement pauvre que j'étais obligé de pourvoir à sa provision de "bitord", mais là du vrai tord boyau, du "casse-langue" comme on appelle le vitriol des buveurs forcés en Gascogne.

Ces gens-là paraissaient blindés en dedans comme nos frégates le sont dehors. Chiquer était la grande consolation de Lignac, au milieu des atroces souffrances d'une plaie énorme qu'il avait au pied droit. Il comptait de 69 à 70 ans et n'avait pas encore fait sa première communion. Mais il avait accepté de remplir ce grand devoir, parce que, disait-il, il voulait naviguer sûrement du côté du paradis.

Il navigua si bien, sur la fin de ses jours, qu'il arriva au port. C'est, du moins ma conviction. Il fallut donc le préparer et quelquefois, au milieu des gémissements que lui arrachaient les douleurs de sa blessure. Entre temps, il me demandait du "bitord" et jamais du pain. Moi, qui savais ce qu'il lui fallait, je lui donnais de l'un et de l'autre.

Sans cette plaie au pied droit, Lignac aurait dépassé le siècle. Il en mourut, lui qui avait affronté tout ce que la nature ingrate et tout ce que les éléments en furie avaient pu déchaîner, un demi-siècle et plus encore, contre cette poitrine de forçat du travail, toujours debout et jamais las (1).

Ses manuscrits, l'abbé Lanusse les reliait lui-même, les enjolivait à la manière des moines enlumineurs du Moyen Age, de dessins coloriés, enrichissait la couverture de verroterie. Il en avait présenté quelques-uns à la Grande Exposition de 1889.

"L'abbé Lanusse, poursuit le pasteur Messines dans son livre "L'Aumônier de Saint-Cyr", arrive de l'infirmerie ou de quelque visite. Et pendant qu'il s'excuse du désordre de son intérieur, vous l'avez oublié vous-même, ce désordre pour contempler la douce et bonne figure de ce vieillard, qui bientôt, va vous paraître jeune, ardent enthousiaste, gai et sérieux, plein de bonhomie et de noblesse, naïf et sublime, un mélange de vieux troupier et de saint, prêtre et soldat.



© Jean Caubet.

"Vous ne sortirez pas de chez lui sans qu'il vous ait fait rire et pleurer, sans lui laisser votre coeur et emporter le sien, sans qu'il vous ait charmé, empoigné et que vous ne disiez, vingt fois, en vous en allant : "Oh ! le brave homme que cet homme du bon Dieu !".

Devenu Mgr Lanusse, l'abbé était de tout temps revêtu d'une soutane un peu râpée, aux liserés rouge violet, avec un petit chapeau noir, pelucheux, aux glands d'or fanés.

"Pour soulager les miséreux, raconte l'abbé Fonda, il allait jusqu'à engager toutes ses décorations au Mont de Piété et les Saint-Cyriens se cotisaient pour les racheter.

Un jour qu'un mécréant avait, sur son passage, imité le cri du corbeau, comme cela se faisait alors par anticléricalisme, il avait entr'ouvert sa pélerine et, montrant les médailles dont sa poitrine était constellée, il avait dit : "tu en as vu souvent, des corbeaux avec ce plumage ?".

Il avait reçu entre autres, la croix d'officier de la Légion d'Honneur et le Prix Montyon.

Il recevait heureusement d'autres témoignages. Un passant le rencontrant dans une rue de Tonneins, avait respectueusement enlevé son béret et l'avait appelé "Moussu", ce qui signifiait qu'il le considérait comme un Monsieur. Un autre était fier de lui avoir servi la messe et d'avoir été reçu par lui en confession.

Il disait aux Saint-Cyriens : votre école a pour devise "s'instruire pour vaincre" mais vous devez aussi apprendre à mourir."

"La guerre disait-il encore, c'est un peu de gloire et beaucoup de sang, de l'honneur et des larmes."

"Être présent et se faire oublier" telle était sa devise. Tout devait servir cependant pour façonner les courages et les coeurs, pour faire des héros.

"Il était impressionnant", disait de lui, le futur général Weigand qui avait été son élève et dont on chuchotait qu'il était le fils de l'infortunée impératrice Charlotte.

Un jour, à la Chambre des Députés, comme un parlementaire, s'étonnait qu'il y eût encore un aumônier à l'école militaire de Saint-Cyr, le Ministre de la Guerre Saint André avait répliqué "celui-là, avec ses états de service on n'y touche pas."

D'ailleurs, quand les aumôniers militaires avaient été congédiés de l'armée, Gambetta avait maintenu d'office celui de Saint-Cyr et en avait fait une affaire personnelle.

Les pages d'or de l'abbé Lanusse avaient été célébrées en 1886, avec un éclat particulier. Dix ans plus tard, ce furent, en grande pompe, ses noces de diamant et le 25ème anniversaire de son entrée à Saint-Cyr.

A cette occasion, Ernest Lafont écrivait dans "Le Journal du Lot-et-Garonne" "D'autres parleront du prêtre et du soldat, qu'il nous soit permis de dire un mot de l'homme."

Soixante-dix-huit ans, l'air beaucoup plus jeune (si toutefois cette épithète peut être attribuée aux vieillards) le front découvert par la force même des choses. Le nez épais et fort, la bouche agrandie par les rides, le menton volontaire de l'homme énergique qui a passé sa vie sur les champs de bataille. Il porte habituellement la croix d'aumônier et le ruban rouge mais, quand, aux cérémonies officielles, il agrément de violet sa soutane l'étoffe disparaît sous une profusion de croix et de médailles, à rendre jalouses toutes les ambassades.

Ce fut une fête magnifique. Plus de vingt mille personnes s'étaient réunies pour un témoignage d'estime et de reconnaissance. Une délégation des habitants de Monheurt remit à l'abbé Lanusse, au nom de tous les souscripteurs de la commune, un souvenir des années 1855 et 1856.

La ville était pavoisée, ornée de guirlandes, d'oriflammes. Un arc de triomphe avait été dressé.

A 7 heures du matin, on avait distribué aux pauvres des bons de pain et de viande. La musique de l'Ecole d'artillerie de Toulouse avait été accueillie à la gare par une foule enthousiaste.

L'abbé, entouré des membres de la Société des Sauveteurs, avait célébré à Notre Dame une messe d'actions de grâces au cours de laquelle avait été donné un concert spirituel pour la restauration du grand orgue.

L'après-midi, ce fut la Cérémonie des Noces de diamant avec exécution d'une cantate et à 4 heures et demie, une Fête Civique rassembla la population sous la présidence de Messieurs Fallières (le futur président de la République) Chaumé, Giresse, sénateurs de Lot-et-Garonne, le député Dèche, le général Farny, ancien commandant du 5ème corps, le docteur Galup, maire de Tonneins et conseiller général.

Après le banquet, il y eut, dans le Jardin Public illuminé, un concert par la musique militaire.

Le lendemain, le lundi 10 septembre, la course de chevaux sur le nouvel hippodrome du Brésilien, près du pont fut suivie par un festival des Sociétés musicales de la ville et un magnifique feu d'artifice.

Deux mois plus tard, c'était au tour de Monheurt de fêter à nouveau l'abbé Lanusse.

Le 24 octobre, Salviac écrivait dans "L'Illustration". La petite paroisse de Monheurt carillonnera. Un flot d'officiers de tous grades et même des généraux ramènera, à cet humble clocher de Gascogne, le croirait-on ? son curé fugitif depuis la guerre du Mexique car il ne résista pas à s'engager, sans l'autorisation de son évêque, et depuis, sur tous les champs de bataille qu'il a suivis en brave et parfois en héros.

L'abbé Lanusse, ayant achevé son tour du monde se représente devant ses paroissiens avec ses soixante-dix-huit ans d'âge et la poitrine glorieusement ornée des médailles devant lesquelles, à Notre Dame, l'autre jour, le tsar Nicolas s'est incliné profondément.

"Aujourd'hui, c'est le tour des paysans de Monheurt d'acclamer leur vieux curé réfractaire et de fêter ses noces sacerdotales."

En 1891, Boyer d'Agen avait suggéré à l'abbé Lanusse de publier "Les Héros de Camerone". Il l'avait fait et cela explique que le Conservateur du Musée de la Légion Etrangère à Camerone, au Mexique, ait demandé récemment à la Municipalité de Tonneins s'il y avait actuellement encore des membres de la famille de l'abbé et si sa tombe était entretenue. Elle l'est.

M. Guionie, d'Allemans-du-Dropt, avait appris, de sa grand-mère qu'elle était une parente de l'abbé dont il possède d'ailleurs un portrait. Il a découvert qu'il existait un autre abbé Lanusse qui était curé de Saint Astié où se trouve sa tombe.

M. Jean Chagneau de Marmande est lui aussi un parent éloigné de Mgr Lanusse ainsi que Mme Richard, la femme du député, maire de Miramont.

Le 30 mai 1897, l'abbé Lanusse qui avait reçu de la Société d'Encouragement au Bien, une couronne civique, prononçait, lors de la remise des récompenses, une allocution :

"Monsieur le Président, Mesdames, Messieurs.

"Là-bas, sous le riche soleil du Midi, dans une ville charmante, arrosée par ce beau fleuve, sur lequel, tout enfant, je me plaisais à faire courir et ricocher des galets sur l'eau, naquit un poète que Lamartine et Victor Hugo qualifiaient du titre de grand poète, bien qu'il n'écrivît que des vers patois.

"Jasmin, enfant, avait connu toutes les misères. Son père, conduit à l'hôpital, lui avait dit : "C'est là, mon fils, que les Jasmin meurent."

"Aussi, le poète, en souvenir de sa première condition, n'oublia jamais les malheureux. Voilà pourquoi plus tard, il mettait son génie, son talent au service de toutes les bonnes œuvres. Il allait de ville en ville, de village en village, disant ses vers, tantôt pour l'érection d'un hospice ou d'une école, tantôt pour un asile d'orphelins ou de vieillards.

"Forçat de la charité. Quel doux esclavage ! Quelle enviable servitude ! Il fait si bon donner du pain à celui qui vous le demande, des vêtements au vieillard que le froid fait trembler avec le poids des ans, un asile à l'orphelin que la misère rendrait peut-être coupable. Il fait si bon consoler n'importe quelle infortune et n'importe quelle douleur.

"Aimons tout ce qui est malheureux nous aurons de ces joies, de ces félicités que le dur égoïsme ne donnera jamais."

Perruquier-poète, Jasmin qui, comme Mistral, avait donné "du lustre au patois" avait en effet, animé pour les pauvres, plus de 12 000 soirées et recueilli 1 500 000 franc-or.

Il était le "troubadour de la charité", le Saint Vincent de Paul de la poésie. Son premier concert, il l'avait donné en 1837 à Tonneins et le dernier à Villeneuve-sur-Lot. Il était mort à Agen, le 4 octobre 1861, pauvre comme il était né.

L'abbé Lanusse avait constitué, à Tonneins un véritable musée qu'il appelait, par dérision "Le Bazar de la Gloire" dans lequel il avait rassemblé de très nombreux souvenirs tous les objets rapportés de ses campagnes.

"Si vous allez visiter son musée, écrit Ernest Lafont, vous verrez l'abbé, trottant menu, parmi des tableaux et des miniatures, des portraits et des émaux, des meubles et des armes, des étoffes et des dentelles rapportées de toutes les parties du monde.

"Il vous montrera, en épongeant ses yeux humides, la hotte de son père, la quenouille de sa mère, sa chaise d'enfant, le chandelier de bois où un bout de résine éclaira ses premières lectures, le "Carel" gascon où l'huile s'est desséchée peu à peu, les invraisemblables pattes de mouche de son premier cahier d'écriture, ses livres d'écolier puis la tente de Solférino, le lit de camp de Mentana, le bidon du Mexique."

De son côté, sous le titre "Un musée d'art chrétien hispano mexicain", Monsieur Momméja raconte :

"Un hasard très heureux m'a permis de voir, objet par objet, l'immense collection formée par l'excellent abbé mais il n'y a pas de mémoire capable de retenir exactement les

caractères essentiels de 1200 peintures, ivoires, émaux, sculptures, étoffes, meubles et bibelots."

La création de ce musée avait été le but suprême auquel tous les efforts, toutes les pensées de l'abbé Lanusse avaient tendu depuis des années.

Sur le nombre prodigieux de tableaux entassés dans les trois maisons réunies intérieurement, il en est un bien petit nombre dont les qualités de dessin ou de couleur soient dignes d'arrêter le regard.

C'est cependant une vaste iconographie religieuse, conçue et exécutée au Mexique, dans la nouvelle Espagne, reflétant les croyances d'un peuple nouveau, le catholicisme hispano-mexicain, iconographie réunie avec de bien faibles ressources mais avec une inlassable activité par ce grand homme de bien qui avait si souvent affronté les pires dangers pour soulager les malheureux, sauver parfois, consoler toujours.

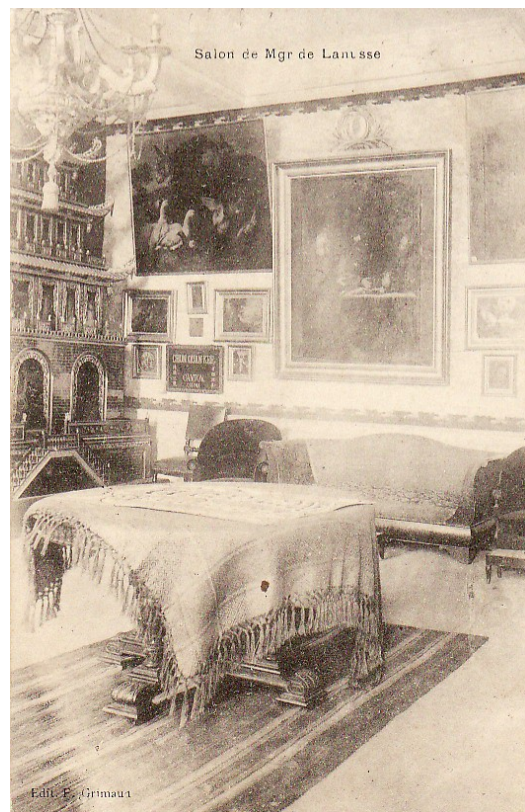
Dans la première salle, en entrant, au rez-de-chaussée, on peut voir, parmi d'autres archanges, Saint Michel terrassant le dragon, un tableau de J. Velasquoi.

Un autre tableau est le portrait par Miguel de Herrera d'une religieuse, Sœur Maria Luisa *del Espiritu Santo*, sur son lit de mort, à côté du tableau de Sœur Maria Francesca du couvent de San Lorenzo.

Dans la salle des Anges, trente toiles constituent l'iconographie du Christ, enfant et adulte. Un panneau de bois peint le montre, assis dans toute sa gloire, entre le Père Eternel et la Sainte Vierge.

Une petite peinture hispano-mexicaine représente, entre deux vases de fleurs, Saint-François d'Assises, à genoux supportant avec sa tête et ses bras levés trois sphères bleues, au-dessus desquelles plane une "Madone avec l'enfant" revêtu de vêtements somptueux.

Il y a aussi "Le Repas d'Emmaüs" le "Jugement de Salomon", le "Christ entouré par les anges", "Sainte Catherine de Sienna", "une Descente de Croix".



La vie de la Vierge est évoquée par des toiles de Juan Correa, de Sabizan et d'Antonio de Torres et "Notre Dame de Guadalupe" par une petite gravure sur cuivre de Juan Guiol.

Des ornements sacerdotaux, des disques peints de 20 cm de diamètre que les prêtres portaient au Mexique pendus sur leur poitrine, représentent le Couronnement de la Vierge, son mariage, son enfance, l'Assomption, l'Adoration des Bergers, le Bon Pasteur, Notre Dame du Refuge ou Notre Dame de Bécogna, patronne du royaume de Biscaye.

Un portrait de dame âgée est, sans doute, celui de Charlotte de Biron, duchesse de la Force (Monsieur de la Force était le seigneur de Tonneins-Dessus).

Dans la salle Sainte-Thérèse, une vitrine renferme quelques reliquaires et les ornements d'église qui avaient servi à l'abbé Lanusse lorsqu'il avait servi sa première messe.

Une toile évoque l'Annonciation et sur une plaque de marbre est représentée "l'Adoration du Veau d'Or".

Il y a aussi, dans le Musée, des portraits de personnages connus, ceux d'Ignace de Loyolas, de Saint François Borgia, d'Henri II, de Miguel d'Iglesias, de l'archevêque de Mexico, de l'évêque de Cuenca, de Jacques Lainez, supérieur de l'Ordre des Jésuites, d'Ignace Visconti, de l'archevêque de Tolède, du vice-roi du Mexique, d'un Cardinal, la main levée pour bénir.

Ce serait péché, ajoute M. Momméja, ce serait crime, de laisser s'éparpiller cet ensemble unique qui comprend la collection d'art religieux des objets chinois et japonais, des ivoires, de l'orfèvrerie et des émaux.

Ce 10 décembre 1901, Mgr Lanusse écrivait de Chartres, à Maître Joseph Darcos, notaire au Mas d'Agenais, son ami qui semble-t-il, devait avoir "le bras long".

Cher Joseph,

J'aurais voulu répondre plus tôt à votre lettre du mois dernier mais j'étais pris par mes occupations de directeur de Maître de Chapelle de séminaire pour préparer d'abord la fête de la maison qui avait lieu le 21 novembre et, ensuite, une autre cérémonie à laquelle j'étais invité à m'exhiber avec l'élite de mon chœur de chant dans une paroisse du diocèse, à Loigny, au 3ème anniversaire d'une grande bataille qui a eu lieu là, le 2 décembre 1870, célèbre surtout par une charge des zouaves pontificaux ou volontaires de l'Ouest, conduits par Charrette et de Sonis. Il y en avait un bataillon de trois cent hommes, cent quatre-vingt-dix-huit ont péri dans l'espace d'une heure à cette charge désespérée. Bon, me voilà en train de vous faire un cours d'histoire lorsque, sur ce chapitre, vous en savez peut-être plus que moi. Tout cela a été bien réussi. On a parlé de nous et de moi. Sur les journaux, c'est tout dire. Donc, pour vous écrire, j'attendais d'être libre. En outre, j'attendais une lettre de Joseph à qui j'avais, en substance, communiqué votre réponse. Je l'invitais à vous écrire pour vous donner directement les renseignements nécessaires. Il ne l'a pas fait pour des raisons que vous apprécierez vous-même car je vous envoie ci-jointe la réponse qu'il m'a faite.

Voici donc ce que vous pouvez désirer sur lui.

Il est de la classe 97. Recrutement de Tarbes. Il a fait son service au 24ème Bataillon de Chasseurs Alpins, 3ème Compagnie à Villefranche-sur-Mer, Alpes Maritimes. Il en est sorti dans le grade de caporal. Il demande pour la gendarmerie mais la destination lui est indifférente ; il va n'importe où. Vous voyez qu'il n'y a pas à craindre que le désir tourne girouette pour ce qui est de la destination.

Je ne veux point vous importuner davantage à son sujet. Cependant, c'est un frère que j'aime beaucoup et je vous serai reconnaissant de ce que vous ferez pour lui, plus que si vous le faisiez pour moi-même. Vous verrez d'ailleurs par sa lettre quel espoir et quelle confiance, il fonde lui-même sur votre recommandation.

Faut-il que je vous félicite de votre nouveau genre de vie ?

Je ne le ferais certainement pas si je savais que ce dut être pour vous le farniente pur et simple. Mais étant donné l'activité de votre esprit telle que j'ai pu la pressentir, je suis sûr que ce sera là pour vous un repos fécond par l'étude et la connaissance plus approfondie des hommes et des choses.

Cependant, si la politique vous tentait regardez-y à deux fois. Il faut savoir quand on s'en mêle aujourd'hui, posséder un bagage de principes aussi opposés que variés pour en changer suivant les circonstances et les hommes, vous ne pouvez pas avoir ce bagage ; j'en conclus que vous ne feriez point de bonne politique, au sens actuel de ce mot.

Vos lectures ne me font point rire "Grandeur et Décadence des Romains". Je ne l'ai pas lu, je l'avoue mais c'est un ouvrage qui passe pour être le livre classique de toute lecture sérieuse. Donc, je suis sérieux en apprenant que vous vous en délectez.

Bien des choses à tout le monde. Un bécot à Pierre et croyez-moi votre bien sincèrement affectionné.

J. Lanusse.

Mes félicitations pour votre bonne santé. Continuez. Ceux qui vous aiment ne vous demandent que cela. Avec ça, on vous permet d'être paresseux.

Le 18 septembre 1904 était célébré, à Tonneins, le jubilé de Mgr Lanusse.

A cette occasion, Louis Larrigaudière lui avait dédié un poème. (4)

*"Enfin ! c'est le beau jour ! Tout Tonneins est en fête
Sous les plis du drapeau, chacun s'apprête
À fêter un grand Cœur, c'est la Trêve de Dieu.
Aussi, le Félibrige a sa place en ce lieu.
L'abbé Lanusse, un fils de la Terre Gascogne
Au cœur vaillant et fort que la Foi seule donne
De qui Patrie et Dieu sont les pures amours
Aurait été chéri des anciens troubadours
Que charmaient la Bonté, l'Honneur et le Courage
Imitant nos aînés, Félibres d'un autre âge
Modestes, nous chantons la gloire, la valeur
Mais aussi du berceau, nous vantons la douceur.
N'est-ce pas qu'à côté de la grande Patrie
Qui fut toujours une idole chérie
On peut aimer aussi son clocher sans déchoir
Être fier d'exalter les gloires du Terroir ?
C'est là, pour le Félibre, une douce besogne
Et toujours, grâce à Dieu notre belle Gascogne
Eut des fils valeureux, ou héros, ou martyrs
Elle honore aujourd'hui l'aumônier de Saint-Cyr,
L'abbé Lanusse et, lors, notre pensée s'élève vers Dieu,
Dieu rédempteur dont la Croix est le glaive
Vers cette Croix que, calme à l'appel des mourants,
Il portait aux blessés sur les charniers sanglants
Quand les balles pleuvaient, quand grêlait la mitraille
L'abbé Lanusse était au fort de la bataille
Pour toute épée ayant les ornements pieux
Mais il sut égaler les hauts faits des aïeux
Il semble que la mort eut peur de sa bravoure
Et sa foi resplendit sur tout ce qui l'entoure*

*Nous tous, Français, Gascons, gardons avec amour
Le pieux souvenir des fêtes de ce jour
Un soleil radieux se lève sur la France
La moisson des héros n'est pas près de finir
Et la France flamboie au seuil de l'avenir."*

De son côté, le pasteur Messine avait dédié à l'abbé Lanusse un poème en patois de près d'une centaine de vers.

La même année, Mgr Lanusse envoyait au jeune Pierre Darcos, le fils du notaire du Mas-d'Agenais, des cartes postales.

3 octobre 1904. Côte d'Emeraude. "La Rance est une petite rivière dont les bords pittoresques et capricieusement découpés font l'admiration des touristes. On ne va pas à Saint Malo sans aller un jour, en chemin de fer, jusqu'à Dinan et prendre le bateau pour descendre la Rance qui se jette dans la mer entre Saint Malo et Dinard par un estuaire de 2 km de large.

Le 13 octobre. Mon cher Pierre. Bien que jusqu'ici je n'aie pas encore pensé à collectionner les cartes postales, je serais heureux d'en échanger avec toi pour avoir plus souvent l'occasion de présenter mes respects et d'exprimer mes amitiés à toi et à toute la famille.

Le 24 octobre. Merci d'avoir fait ma commission à papa. C'est du vin de cette année que je voudrais. Il doit être de qualité exceptionnelle. Mille choses aimables à tous.

Le 14 novembre. (Carte à Mme Hélène Darcos) C'est toujours pour la collection de Pierre. Et en même temps, pour avoir le plaisir de vous remercier des magnifiques prunes que vous avez bien voulu nous envoyer ; elles sont délicieuses. Merci du portrait de Pierre. Il y a deux ans que je ne l'ai vu. Il me paraît bien grand.

Carte sans date. A Pierre Darcos. Je viens de recevoir simultanément les lettres de vos père et mère. Certainement, je serai obligé d'obtempérer à leur désir de passer au Mas. Je ne sais pas quand je partirai d'ici mais toujours dans le courant du mois d'août mais je ne passerai au Mas qu'en rentrant. Dites à vos parents que je leur écrirai sous peu. Quand j'aurai l'occasion d'aller à Rennes, je vous enverrai des vues de cette ville afin de compléter l'album dont votre mère vous a fait cadeau. A bientôt, mon cher.

Le 2 décembre. Ça serait-y la vieille paresse qui me reprendrait ? Non, je me surveille. Bonjour à toute la famille. A toi mille baisers.

L'abbé Lanusse est mort à Saint-Cyr, en octobre 1905. La mort, disait-il, un jour au pasteur Messines, n'a pas voulu de moi sur les champs de bataille. Elle viendra pourtant me prendre un jour et me conduira au seuil du paradis où je trouverai l'ami Saint-Pierre. Il n'est pas toujours commode et peut-être qu'il fera le difficile. Mais je lui montrerai mon livret militaire et cette croix, qu'une balle a jadis éraflée et je lui dirai : "Regarde, mon vieux. En as-tu fait autant ? Laisse-moi donc passer !" Evidemment, Saint-Pierre ne résistera pas.

L'abbé avait, dans son testament, formulé le vœu de reposer à Tonneins. Il léguait son musée et ses collections à la ville, son argent et son linge aux pauvres.

Ses obsèques furent célébrées, tout d'abord le vendredi 27 octobre 1905, à Saint-Cyr où le pasteur Messines et le général de Monard prononcèrent l'éloge funèbre puis le corps fut ramené, le samedi, à Tonneins par le colonel d'Adhémar.

L'enterrement, le lundi, fut grandiose. Le cortège, formé d'innombrables délégations, s'étirait sur près de deux kilomètres. Les rues étaient noires de monde. Le char funèbre disparaissait sous les couronnes et les fleurs envoyées de partout.

Les becs de gaz étaient allumés depuis le Biscarret jusqu'à Notre Dame et de l'église (où 2000 personnes eurent du mal à pénétrer) jusqu'au cimetière.

Aux fenêtres des maisons, les drapeaux en berne étaient cravatés de crêpe.

st impossible de citer toutes les personnalités qui avaient tenu à rendre un dernier hommage à Mgr Lanusse et de résumer tous les discours prononcés sur sa tombe par le député Dèche, le commandant Hubault, le sénateur, M. Lamberne, le colonel d'Adhémar, le docteur Galup, maire de Tonneins.

La ville ayant refusé le legs du "Bazar de la Gloire", le musée, on pouvait légitimement craindre, comme M. Momméja, "la disparition complète et peut-être la destruction d'un ensemble unique, qu'on ne pourrait plus reconstituer." C'est ce qui est arrivé.

Or, récemment, un habitant de Martigues dans les Bouches-du-Rhône, faisait l'acquisition d'un manuscrit de l'abbé Lanusse sur la Guerre de 1870 et la Commune.

Ce manuscrit provient certainement de la dispersion des collections du "Bazar de la Gloire" après le stupide refus municipal du legs de l'abbé.

Le 150ème anniversaire de sa naissance a été célébré en 1968. Une plaque a été apposé sur la façade de son ancien musée, en présence du général Gauthier, du commandant Dubreuil, du maire, le docteur Ropar, des conseillers municipaux, de l'abbé Salles, des délégations des associations d'anciens combattants, d'anciens marins, des médailles militaires derrière leurs drapeaux, d'un nombreux public.

Le docteur Ropars a retracé la vie de l'abbé Lanusse, évoqué sa générosité, sa charité allant jusqu'à la prodigalité, ses qualités de cœur et d'esprit puis il a dévoilé la plaque.

Le dimanche matin, la messe a été dite en l'église Notre Dame en présence de Mgr l'évêque d'Agen. A l'issue du culte, une gerbe a été déposée au cimetière et, à 15 heures à la salle des fêtes, l'abbé Fonda a fait une très intéressante conférence complétée par une causerie de l'abbé Salles "Comment Mgr Lanusse me fut conté."

Jean CAUBET

NOTES :

Cité par Jean Poitrot. "La Mémoire du Fleuve" N° 3, page 17.

Cette lettre nous a été aimablement communiquée par Mme Carlettie.

Raconté par l'abbé Fonda, dans "La Revue de l'Agenais" 1974 p. 307.

Cité par l'abbé Fonda, "Revue de l'Agenais" 1974 p. 304.

Cité par Alain Glayroux dans "La Mémoire du Fleuve" n° 1 - p. 11 "Les Manufactures des Tabacs à Tonneins".

Illustrations Alain Glayroux d'après le Fonds MOMEJA 2. J 2332, Archives Départementales de Lot et Garonne.

LÉGION D'HONNEUR

NUMÉRO D'ORDRE
DES MATRICULES :

39.039

1180

Nom :

Lanusse

Prénoms :

Jean Baptiste

Qualité
ou
grade.

Aumônier
de l'Ecole spéciale Militaire

né le

2 Janvier 1818

à

Bonneins (Lot-et-Garonne)

a été promu

Officier

de la Légion d'honneur

par décret du

4 mai 1889

rendu sur le rapport

du Ministre de la Guerre

la Guerre

pour prendre rang du

mefort

Chevalier le :

22 février 1869

Date du départ de la décoration :

22 mars 90

du brevet :

11 avril 1890

Date du décès :

23 8^{he} 1901

Commissaire

8^{he} 1901

H. Maistre, Paris, 1748.

1474
53